

Les quelques lignes que nous consacrons à ce petit ouvrage ne constituent pas, à proprement parler, un article bibliographique. Ce titre de bibliographie ne comprend ordinairement, dans notre *Revue*, que l'étude des ouvrages publiés en Amérique; mais l'œuvre de la sœur Bourgeoys est si vivace au milieu de nous et fait encore tant de bien dans le pays, que ceux qui en rappellent le souvenir ne sauraient nous être étrangers et que leurs écrits équivalent pour nous à des œuvres nationales.

Parler de la sœur Bourgeoys serait presque inutile, puisqu'en Canada sa vie est connue de tous et que chaque bibliothèque contient l'ouvrage d'un homme dont le nom est célèbre en Europe et que nous avons eu l'avantage de voir parmi nous pendant plusieurs années, M. l'abbé Faillon, auquel l'auteur du discours dont nous parlons a emprunté la plus grande partie des faits qu'il a si habilement groupés. Aussi croyons-nous être plus utile en nous bornant à donner un très-court aperçu des progrès et du développement que la Providence a donnés à l'œuvre de dévouement inspirée à cette sainte femme.

En recourant à l'ouvrage de M. de la Roche-Héron, je vois par les statistiques dressées par M. Jacques Viger, de regrettée mémoire, qu'en 1853 on comptait cent quarante-neuf professes et quarante-huit novices ou postulantes. Outre la maison-mère de Montréal, ces dames avaient établi vingt-cinq missions dont treize sont dans le diocèse de Montréal, huit dans le diocèse de Québec, deux à St. Hyacinthe, une à Trois-Rivières et la dernière à Kingston. A cette époque, la Congrégation comptait 5,606 jeunes filles auxquelles elle donnait l'instruction et dont elle faisait l'éducation.

Dix ans plus tard, c'est-à-dire à la fin de l'année 1863, les dames de la Congrégation avaient porté le nombre de leurs missions à trente-cinq; celui des religieuses professes s'était accru d'une manière incroyable, et tandis qu'en 1853 le nombre des religieuses professes n'était que de cent quarante-neuf, il avait atteint, en 1863, le chiffre de trois cent trente-trois, et celui des novices ou postulantes s'était élevé à soixante-seize. Ces religieuses, réparties dans les différentes missions, donnaient l'instruction à 10,331 jeunes filles. La seule ville de Montréal possédait, en 1863, deux pensionnats, un demi-pensionnat, une *académie*, et, de plus, neuf externats ayant des classes gratuites.

Ainsi donc l'œuvre de cette pauvre fille avait été bénie, et les fruits qu'elle a portés ont été abondants. Après avoir usé sa vie dans des travaux désintéressés pour la propagation de l'instruction saine, voilà que son nom vivra éternellement parmi nous et que dans son propre pays on parle d'élever un monument à sa mémoire. En Canada, la maison-mère de la Congrégation et l'église de Bonsecours, dont elle a hâté la construction en aidant les maçons de ses propres mains, suffisent pour l'immortaliser.

D. H. SÉNÉCAL.